

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Daïra

La Popelinière, Alexandre Jean Joseph Le Riche

Amsterdam, 1771

Quatrieme partie

[urn:nbn:de:bsz:31-231699](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-231699)



D A Ï R A.

HISTOIRE ORIENTALE.

QUATRIEME PARTIE.

Zoah finit son discours ainfi ; mais tant d'évenemens , tant de prodiges , tant d'énormes images nous parlèrent longtemps après lui. Nous en demeurames séparément confondus , interdits , fans que mon ayeul , fans que Ferri lui - même

prononçât une parole. Quant à moi, mon histoire fermentoit si fort dans ma tête, elle y fit des routes si étranges & si neuves, que j'en perdis bien tôt l'habitude de mes idées, que je sentis en moi une métamorphose totale, comme si mon ame en effet eût fait place à une autre, & que cette autre toute nouvelle & toute nue, eût reçu des discours & des récits de Zoah, un nouvel être, un premier sentiment. Je me représente un tendre enfant, qu'une puissance magique élèveroit subitement à l'âge de force & de raison, sans le faire passer par les degrés qui y mènent; un enfant changé en homme, un homme qui ne se verroit plus enfant; je me représente cet homme neuf, étranger à lui-même, de qui les sens attentifs seroient ouverts à de nouvelles idées, & qu'on verroit tout-à-coup perdre de vue & de souvenir, les soins frivoles, & les travaux puérides qui auroient occupé son bas âge, l'instant d'avant cette transformation. C'est ainsi que mes plus grands maux, que mes plus rudes

peines s'évanouirent ; que toutes les épreuves de ma triste jeunesse , ne parurent plus à mes yeux qu'un tableau vague ; c'est ainsi que le premier enthousiasme qui m'emporta , fit taire mes sentimens accoutumés , les rejetta loin de moi , & m'éleva tout - à - coup à de plus hautes affections & à de plus grands intérêts. Fille de Prince Arabe , j'eusse voulu dès lors voler aux lieux de ma naissance , pour y revoir un père adorable , qui dans ce premier mouvement , se peignoit à moi , vivant & régnant parmi son peuple , comme s'il eût démenti lui même toute l'histoire de Zoah ; comme si l'on m'eût donné la nouvelle subite , que ses précieux jours avoient été respectés des Brigands. Mais après m'être égarée un moment dans ces illusions , j'eusse voulu du moins me lancer dans les bras de ma mère Hannem , pour y recueillir ses larmes , pour y partager ses ennuis , pour l'accabler de mon amour & de mes careffes , & l'aider à supporter la perte de son époux infortuné ; & j'étois

intérieurement agitée de mes pensées & de mes désirs, lorsque nous remarquames que mon ayeul Haffan ne pouvoit plus soutenir la lumière, qu'il étoit prêt de succomber sous le poids de tant d'infortunes. Ferri l'embrassa, & le porta dans la chambre voisine, où il prit quelque repos.

Il me vint alors en pensée de m'entretenir avec Razzivil. Que j'avois de choses à lui dire, ou qu'elle en avoit à me conter ! Nous primes le temps que Zoah fut en ville y rétenir des voitures, pour nous faire partir incessamment d'Alep. Razzivil s'approcha de moi, me prit & me ferra les mains : ma chère Daira ! est ce vous que je revois, & dans quel état vous trouvai - je ? Hélas ! que votre sort est digne de pitié ! je n'ose vous parler d'un Amant qui a traversé les Mers pour vous suivre, ni de son effroyable aventure dans le Sérail, où il s'est vu enlever sa précieuse Maîtresse, où peu s'en est fallu qu'il n'ait péri lui - même.

Oh Ciel ! m'écriai-je , Belzek respire encore ! En quelle partie du monde est-il ? Je n'ose fouhaiter de le revoir ; il me croira morte : il est sans doute errant sur les Mers, depuis que le Pacha l'a fait embarquer ; méritoit-il un sort si triste, après ce qu'il a fait pour moi ? Non , certes , reprit Razzivil : il vous a suivi à Alep , il est homme à vous suivre au bout de l'Univers. Apprenez , ma chère Maîtresse , que le lendemain de votre enlèvement de Scio , il vint me dire : Razzivil , partons , volons aux lieux qui vont renfermer Daïra : je ne puis souffrir la vie éloigné d'elle ; je quitte tout , rien ne peut m'arrêter , partons. En effet , nous partimes , instruits que le Vaïsseau de Fargani étoit destiné pour Alep : nous nous embarquames sur un autre avec plusieurs Passagers , qui d'aventure faisoient la même route. Le troisième jour de notre navigation , nous fumes attaqués par un Corsaire.

Le danger étoit grand ; l'équipage peu nombreux étoit tout disposé à subir la Loi

des brigands, ils entroient déjà dans notre vaisseau ; Belzek seul, que son ardeur d'amour rendoit invincible, prit une lance, fondit sur l'ennemi, & le força de capituler lui-même. Tout notre équipage alors éleva des cris de joye & de reconnoissance ; on lui offrit toutes sortes de présens, qu'il dédaigna ; mais un Etranger vénérable qu'il ne connoissoit pas, le pria d'accepter un manuscrit de sa main, contenant les plus rares secrets. Il se nomma : c'étoit le fameux Bezzoudour, qui s'en retournoit à Samosate sa patrie. Ce fut par cet événement que Belzek instruit comme Bezzoudour, lui-même, tenta, pour vous voir, de pénétrer jusqu'à vous, & ce qui nous a prouvé qu'il l'avoit fait malheureusement & sans succès, c'est que nous l'avons vû passer dans les rues d'Alep, escorté de plusieurs Nègres, qui le menaient à Alexandrette, où il a dû s'embarquer.

Je me sentis fort soulagée par ce récit. Dans ce moment là même j'étois si fort

agitée, mes sens étoient dans un si grand abattement par tout ce que je venois d'entendre, que je n'avois point assez de ma tête pour m'en occuper ; je ne pensois plus qu'au lieu où nous allions nous rendre ; Atabek & Ferri devoient en décider. Pendant ce temps, j'apperçus un Pigeon qui voltigeoit incessamment & obstinément autour de mes fenêtres ; je m'en amusai ; je lui en ouvris une, il y entra ; je remarquai qu'il portoit un billet à son cou ; le Maître de la maison entra aussi-tôt, nous dit que ce Pigeon qu'il attendoit, depuis longtemps, venoit d'Alexandrette ; il le prit, & détacha le billet : il y lut l'avis qu'on lui donnoit de l'arrivée d'un de ses vaisseaux ; mais il y trouva ces mots ajoutés : oh ! Daïra, où êtes-vous ? Il nous parut inquiet du sens de ces paroles. Je ne lui donnai pas matière à deviner cette énigme. Je compris que mon Amant étant à Alexandrette, ne m'avoit osé dire que ces deux mots, pour m'apprendre qu'il y étoit ; qu'il attendoit peut-être un vaisseau pour

s'embarquer. Le Maître de la maison me dit qu'il alloit envoyer un autre Pigeon à Alexandrette , pour instruire ses Correspondans de ce qu'ils avoient à faire. Il fit devant moi un billet; il me le montra, j'y ajoutai ces deux mots : oh! Belzek, je respire. Je comptois que c'étoit bien assez lui dire que j'étois libre , & que j'allois trouver les moyens d'aller à lui. Le Marchand me laissa faire, plia le billet, l'attacha au pied d'un autre Pigeon, lui ouvrit les fenêtrés, le Pigeon s'envola, mais d'une aîle rapide que j'eusse voulu pouvoir lui dérober. Ferri vint tout-à-coup nous dire qu'il y avoit du danger de demeurer dans cette Ville plus long temps; en effet, Zoah revint, nous amena des voitures, nous nous mimes dedans, & nous partimes aussi-tôt, mais sans que je sçusse où elles nous menoient; moi dans la litière d'Atabek, Razzivil dans une autre avec Zoah, & Ferri seul à cheval. Je tombai alors dans la plus grande inquiétude. Je regardois fixement mon ayeul qui me

confidéroit de même, fans me dire quelle route nous prenions. Oh! ma fille, me dit-il, puiffions-nous être à la fin de nos peines! Ce temps heureux n'arrivera qu'à la mort, ou à la justice qu'on fera du Muphti. Il est le maître dans cet Empire, le Sultan lui en abandonne les rênes, il veut un mal à toute ma race, dont nous ne pouvons nous garantir que par la fuite; ma chère Hannem, le premier objet de ses poursuites, ne vit plus! Hélas! mon père! m'écriai-je; mais reprit-il, la rage de ce Muphti vit encore, & nous poursuivra toujours. Nous allons nous retirer en silence, nous allons joindre ton père infortuné qui ne t'a point vûe depuis ce jour affreux, où le Pélerin de la Mécque fut chargé de te dérober à la fureur des brigands; il se croit sans doute assez malheureux pour avoir tout perdu; quels transports ne lui causera point ta présence! J'en juge de ceux que tu m'as causés; j'en ai senti mon ame toute prête à me quitter;

je n'en suis point encore remis. Hélas ! m'écriai-je , je reverrai donc un père ficher ! En quel pays allons nous le joindre ? Y arriverons-nous bien-tôt ? Nous ne le reverrons point , me dit - il , dans l'état fortuné où le Ciel l'avoit fait naître : depuis que par un miracle il a échappé à la fureur des assassins du Muphti , il s'est retiré dans un fécret azile ; Ferri que tu vois , est notre bienfaiteur ; comme il n'est point sujet du Sultan , il brave la colère du Muphti , & nous met l'un & l'autre à l'abri de ses violences , dans un Château fort éloigné de toute Habitation ; nous allons en Cypre , ma fille , & c'est -là que nos communs malheurs nous réuniront.

Je viens moi du fond de l'Arabie ; il m'a fallu passer par Alep , dans ces deserts , où le déstin t'a présentée à moi , dans l'appareil le plus étrange , le plus honteux & le plus misérable ; je m'en vais à Alexandrette ; je m'y embarquerai pour passer en Cypre , pour y joindre mon fils Saheb : c'est là ,

qu'avec toi, avec Ferri, nous nous retirerons, nous vivrons fécretement jusqu'à ce qu'il plaife au Maître des déstinées, d'en ordonner autrement. Que de graces nous avons à rendre à ce généreux bienfaiteur ! Il nous tend la main, quand tout le monde la retire ; féconde - moi , mon enfant , dans les mouvemens de reconnoiffance que nous devons tous lui adrefler. Nous allons donc à Alexandrette , dis - je à mon ayeul ; je ne penfois alors qu'à mon Amant , le rouge me monta aux joues en prononçant ces paroles , je crois qu'Haffan le remarqua ; mais ne pouvant en pénétrer la caufe , il ne m'en parla pas , & je demeurai moi-même dans un profond filence , occupé d'idées confufes fur le fort de Belzek , ne fachant pas s'il étoit encore à Alexandrette , ou s'il en étoit parti ; s'il devoit croire que je fuiffe libre , s'il pouvoit penfer que j'allois dans ce Port , que nous pourrions nous y retrouver , nous y entretenir , nous dédommager l'un par l'autre , de nos

traverses communes ; j'eus l'esprit si occupé tout le temps que nous fimes la route, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de prononcer un seul mot. Lorsque tout-à-coup nous fumes surpris de la présence d'un homme qui nous étoit inconnu, qui par ses vêtemens nous parut être un Calender ; mon religieux ayeul fit arrêter ses voitures, & lui demanda sa bénédiction pour le succès de notre voyage. Ferri qui marchoit devant, s'arrêta, vint à nous, pour sçavoir ce qui se passoit ; le Calender leva les yeux, son chapelet à la main, & nous peignit son état digne de commiseration ; sa voix entrecoupée de soupirs, parvint jusqu'à moi je le regardai à plusieurs reprises, je le fixai ; sa figure noble & triste m'intéressa, sa voix touchante & sensible me rappella celle de mon Amant ; à force de le considérer, je le démêlai au travers de ses déguisemens ; il m'adressa la parole à moi-même, c'étoit mon Amant. Grand Dieu ! c'étoit lui-même : Madame, me dit-il, ayez pitié de l'homme qui se présente à vous ! Il me prit

alors une vapeur si subite & si étrange, que je tombai en foiblesse dans les bras de mon père; je n'eus pas la force de lui répondre. Oh! saint homme, lui dit mon ayeul, prie le Dieu tout puissant qu'il conserve cette jeune créature; son sort est digne d'intéresser sa clémence: nous allons à Alexandrette; nous n'avons plus qu'une demie-journée, de-là nous passons en Cypre; si tes prières nous font faire ce voyage sans péril, nous l'attribuerons à la sainteté de tes œuvres.

Je relevai ma tête avec peine, je rouvris les yeux toute tremblante, le Calender n'y étoit plus. Les larmes alors coulèrent de mes yeux en si grande abondance, que mon ayeul en fut surpris, & m'en demanda la raison; je ne pouvois parler, la voix me manquoit, les mots s'égaroient sur mes lèvres mourantes, comme si j'eusse été au dernier moment de ma vie! la connoissance me revint peu à

peu, je sentis le danger que je courois en présence de Hassan, plus encore à la vue de Ferri, que je regardois déjà comme un homme sévère. Je les vis l'un & l'autre, fort agités de la présence de ce Calander, ne sachant pas comment son apparition m'avoit pû jeter dans un semblable état; je repris à la fin mes sens : mon père ! m'écriai-je, je l'ai reconnu, ce Calander, je ne puis m'y tromper ; c'est le même homme que j'ai vû à Scio, qui m'a prédit que tout le cours de ma vie ne seroit jamais qu'un cours d'infortunes accumulées les unes sur les autres, & celles qui me sont arrivées jusqu'à ce moment, se sont trouvées toutes présentes à mon imagination. Mon ayeul & Ferri s'occupèrent à me donner des consolations, d'autant plus vaines & plus hors de place, qu'ils ne se doutoient pas des vraies causes du tourment que je souffrois alors. J'eus tout le temps de réfléchir le reste du voyage, au prétendu Calander ; c'est son amour, disois-je en moi-même : ce sont les persécutions que

nous avons éprouvées l'un & l'autre, qui lui ont causé le désespoir où il est, & lui ont fait prendre le parti de se jeter dans une si terrible réforme; & l'adieu qu'il m'a fait, est sans doute le dernier de sa vie: ce sont les restes d'une flamme expirante, qui lui ont arraché tantôt de nouvelles plaintes & de nouveaux soupirs; mais quel chemin prenoit-il? le chemin d'Alep, où sa tête est à prix; conservez-la, grand Dieu! & si je suis destinée à ne le voir plus, qu'il me reste au moins la consolation d'imaginer qu'il sera heureux: hélas! pourroit-il l'être, s'il faut qu'il soit privé d'un amour qui s'étoit si bien emparé de son ame, & qu'il soit condamné à ne me revoir jamais?

Enfin, enfin nous vîmes la fameuse Tour de cette Ville; nous y arrivâmes, il y faisoit un grand jour; je jetai mes regards de tous côtés; je cherchois inconsidérément Belzek, qui ne pouvoit

paroître ; je n'osois faire connoître mon trouble, & cependant tout me décéloit. Je demandai à Hassan, si pour nous refaire de la fatigue du voyage, nous ne pourrions pas y séjourner un peu ; mais il vouloit passer outre ; un vaisseau étoit prêt à partir, nous le montames, il nous mena en cette Isle en deux journées ; nous y abordames au Port de Salamine, d'où traversant un Pays spacieux, nous arrivames enfin au Château de Ferri ; Château fatal ! où j'ai compté consommer mes malheurs & ma vie. Mon premier soin fut d'aller me jeter aux pieds de mon père ; je parcourus le Château, le Parc ; mon père n'y étoit plus : nous apprimes par des Esclaves, qu'il étoit parti depuis plusieurs jours, & personne ne put nous apprendre de quel côté il avoit porté ses pas.

Mon ayeul fut grandement surpris de cette nouvelle ; j'en fus frappée comme de la foudre ; Ferri en fut saisi lui-même, & consterné. Nous demeurâmes en cet état

plusieurs jours, pendant lesquels mon ayeul, que ce dernier coup engloutit, sentit ses forces diminuer, & comprit qu'il étoit près de sa fin. Ferri, Razzivil & moi, nous nous appliquames près de lui, nous lui donnames tous nos soins; mais l'Ange de la mort avoit ordonné sa dernière heure, & elle arriva. Alors ce saint Vieillard, de qui, les yeux en larmes, je tenois la main enveloppée dans les miennes, me dit: ma fille, je vais te laisser sur cette terre, & je t'y laisse sans parens; le départ de ton père me cause la mort; tu te trouves ici étrangère, sans ressource, sans consolation, mais voilà Ferri qui nous a soutenus dans nos malheurs, par l'hospitalité qu'il a exercée envers nous; je ne puis reconnoître dignement tout ce qu'il a fait, qu'en t'unissant avec lui: Dieu veuille m'accorder encore assez de temps, pour que mes derniers regards puissent en être témoins.

Mon ayeul me fit frissonner par ces paroles; je demeurai un temps sans lui

répondre; je le priai de ne songer qu'à sa santé, que c'étoit son état qui m'occupoit, qui m'empêchoit de penser dans ce moment à d'autres intérêts. Ferri se présenta à moi, & me demanda ma parole d'un ton qui me parut absolu; je ne la lui donnai point; mais pendant cet état de contrainte, j'eus la douleur de voir ce Vieillard vénérable prêt à rendre le dernier soupir, ses membres roidis, ses yeux éteints, ses paupières fermées; il finit dans mes bras ses tourmens & sa vie, & je me trouvai dans le moment, à la merci d'un homme dont la fierté me choquoit, que je ne voulois point connoître; dans un Pays aussi étranger pour moi sans espérance & sans ressource, sans pouvoir imaginer les moyens de m'en débarrasser. Malheureuse! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je donc fait pour éprouver cette continuité de misère? Je perds mes pères, je perds mon Amant; me voilà sous la puissance d'un homme qui se rend mon Maître: je suis dans son Château: je n'en puis sortir, & quand cela

me feroit possible , où irois - je ? où trouverois - je seulement la liberté de pleurer ma destinée ? Mes pleurs ne tarissoient pas, quelquefois il m'échappoit des gémiffemens & des cris , que j'avois bien de la peine à retenir ; & j'étois un soir en cet état d'abandon de moi-même, couchée sur le gazon, au pied d'un palmier, accablée de fatigues , j'y tombai dans l'assoupissement : ce fut le premier repos que je pris dans ce lieu. Il régnoit alors dans les airs une fraîcheur & un calme bien capables de retirer l'ame entièrement, & de la livrer au plus doux sommeil ; le mien ne fut qu'imparfait , que mille songes divers vinrent traverser : je crus entendre les accens plaintifs d'une voix , exprimer l'amour le plus tendre , le plus vif & le plus malheureux , & je m'abandonnois à ces songes, d'autant que je pensois à l'admirable Amant qui me juroit une éternelle fidélité.

Il se passa des mouvemens dans mon cœur, qui me réveillèrent à demi ; j'entrevis

au travers de la nuit une personne près de moi, prosternée à mes pieds, tenant ma main engagée dans les siennes ; nous demeurâmes tous deux quelque temps dans la même attitude ; & je pensois rêver encore, quand je crus entendre une voix très - basse, tenir ce langage : Réglez, réglez, chères ténèbres, enveloppez - moi toujours du voile impénétrable qui dans ce moment couvre l'Orient ; c'est par vous, oh sombre nuit ! que j'ai l'audace d'affronter mille dangers, & que je me tiens ici rampant & prosterné près d'une fille de Génie : c'est par vous que j'ose librement poser mes lèvres sur la poussière que ses pieds ont pressée, cueillir les gazons sur lesquels elle repose, & enferrer dans mes mains, sa main précieuse, dont le seul toucher m'enflamme & me consume.

J'avoue que ces paroles jettèrent dans mes sens un trouble & une agitation qui m'émeut encore quand je les rappelle. Hélas ! m'écriai je, en me réveillant, où

fuis-je ? & qu'ai-je entendu ? qui donc me parle ? à moi malheureuse femme abandonnée, à des douleurs sans fin ? est-ce un Ange consolateur que le Prophète m'envoie, pour m'aider à soutenir le poids de mes infortunes ? qu'il se retire, qu'il me laisse, j'aime mieux y succomber.

J'entendis alors plusieurs soupirs, & la même voix me répondit. Si j'étois l'Ange ou le Génie qui préside à vos destins, oh ! ma Daïra, je n'aurois pas besoin de l'obscurité qu'il me faut ; je soutiendrois la lumière de vos yeux & tout l'éclat de vos beautés, à la face du jour, malgré les ordres du cruel Ferri qui vous retient, qui vous renferme ; & qui suivant l'ordre de votre ayeul, doit incessamment unir votre destinée à la sienne.

A ces mots, je me levai brusquement ; je reconnus Belzek déguisé en vieille femme. Que fais-tu, malheureux, m'écriai-je ? tu cours ici des dangers qui m'effrayent

plus que l'avenir que tu m'annonces : retire - toi au plus vite. Hélas ! si je pouvois sortir de ces jardins, je te suivrois comme un époux que je me suis donné, & dont rien n'est capable de me séparer entièrement, je t'en donne ma foi : fais, te dis-je, & reviens cependant. Oh Ciel ! j'entends du bruit ; c'est Ferri, c'est lui-même ; en effet, il arriva, il me surprit tout frémissante. Jeune femme, me dit-il, vous ne sçavez pas à quoi vous vous exposez dans ces bois seule, vous vous éloignez de moi lorsque tout conspire à nous unir ! venez, rentrez, & vous regardez dès-à-présent comme une épouse que votre ayeul m'a donnée. Ferri conclut en effet notre hyménée ; nous étions à la veille ; il me parloit déjà en souverain maître, ou du moins je le pensois, parce que j'étois bien loin d'y consentir. Ce fut cette même veille que je feignis une maladie, que je passai foiblement en apparence dans l'appartement qui m'étoit donné, & que le moment d'après je me rendis bien légère au

lieu où j'avois déjà vû Belzek : il y étoit, il m'y attendoit ; mais Ferri tout-à-coup nous surprit, s'élança sur lui le cimenterre en main. Je ne vis que le danger de Belzek, je crus entendre les derniers soupirs de mon Amant. Meurs, lui crioit Ferri ; meurs, barbare, qui viens audacieusement séduire une femme que j'aime, & qui doit être à moi. Leurs cimenterres se choquèrent ; il ne me resta que la force de m'aller perdre dans l'épaisseur des bois : je m'y égarai dans ces bois, craignant toujours ses poursuites ; & ton arrivée, homme charitable, fut cause du parti malheureux que je pris, ce fut de me poignarder, croyant que c'étoit Ferri lui-même, de qui je n'avois pas lieu d'espérer un meilleur traitement.

C'est dans ce déplorable état que tu m'as trouvée toute sanglante, & c'est par tes secours, par ton humanité, par ta pitié, que je respire encore. Je ne sçais si j'en dois rendre grâces à Dieu, s'il ne me

prépare point quelque nouvelle catastrophe ; je ne sçais si je n'aurois pas mieux fait de ne point survivre à la dernière : elle étoit pour moi la fin des choses. Mais puisqu'il étoit écrit dans le Ciel que je te devois de si puissans secours, je m'y suis soumise, & je ne te demande qu'un peu de repos.

On Ciel ! oh malheureux enfant, m'écriai-je ! Quelle source de misère ! quelles traverses ! quelles extrémités ont accompagné le cours de votre vie. Bénissons Dieu de vous avoir conservée, & permettez que je m'en fasse honneur, puisque j'y ai eu part. Je ne suis ici que depuis peu de temps ; il faut que le Ciel m'y ait fait tomber tout exprès, pour vous préserver d'une mort infaillible. Vivez, mon enfant, vivez ! reprenez vos forces & votre courage. Je vous offre ici tout ce qui est en mon pouvoir ; passez - y tranquillement le reste de vos jours ; inconnue, si vous le voulez, personne ne vous décélera, Mon Amant est mort ! mon

Amant est mort ! dit-elle, je ne puis résister à la vie. C'est pour cela même, lui répliquai-je, que vous ne devez point vous dispenser de faire ce que je vous propose. Ah dit-elle, Belzek a péri, & vous voulez que je traîne une vie qui me donneroit les angoisses de la mort à chaque instant du jour ? Non, je ne le puis. Je lui demandai si je pourrois, sans risque, envoyer au Château de Ferri, sçavoir exactement des nouvelles de ce qui s'étoit passé ; elle y consentit. Je fis partir sur le champ un de mes gens, qui s'y introduisit secrètement, & qui revint en toute diligence m'apprendre que Ferri se mouroit de ses blessures, & que tous les Domestiques de sa maison étoient en larmes ; qu'un Brigand l'avoit attaqué, qu'il s'étoit ensuite évadé à la faveur de la nuit.

Lorsqu'elle vit arriver ce Grec, elle pâlit, elle se troubla : mais quand il lui eut appris que le prétendu Brigand s'étoit

évadé, je la vis toute tremblante, toute hors d'elle-même. Elle me pria de renvoyer ce Grec encore avertir Razzivil & Zoah de l'état où elle étoit, pour qu'ils vinssent fécretement l'un & l'autre la trouver; ils arrivèrent, & lui apprirent la miraculeuse nouvelle que le Muphti Fezula, après avoir rendu le regne d'Achmet odieux, par les concussions tyranniques qu'il exerçoit, avoit enfin reçu le digne salaire de ses forfaits, par le cordon que l'Empereur avoit ordonné contre lui; ils lui dirent que Saheb étoit, quelques jours avant, parti sur cette nouvelle, & qu'il étoit, à la tête des Arabes, rentré dans les droits de son premier état.

A ces mots, elle se sentit toute transportée de joye. Zoah, suivi de Razzivil, vit qu'il pouvoit parler, il se leva, & lui parla ainsi: Ma chère Maîtreffe, je vais te dévoiler des choses que j'ai dû garder jusqu'à ce jour dans un profond fécret. Il falloit que le cercle de tes

aventures se formât pour donner issue à la
 révolution qui vient d'arriver: il falloit
 qu'un Marchand de Scio se trouvât au
 Caravanfera d'Egli, qu'il te portât pour
 te sauver en sa patrie, que le Muphti en
 fût instruit, que sa haine & sa rage te
 poursuivissent là comme ailleurs, que le
 Marchand de Scio, pour t'en préserver,
 t'enlevât, te transportât au Sérail d'Aly
 Oglou, que là tout ce qui s'est passé arrivât
 pour que le Pacha fût attendri sur ton sort,
 ainsi que je l'ai vû. Je t'ai dit qu'il me
 donna deux mille séquins pour t'équiper en
 femme de ton rang. Le vertueux Pacha
 ne fut pas content de cette largesse: il
 m'appella: il m'ordonna de mettre par écrit
 les aventures de ta famille, & le déplorable
 état auquel la fureur du Muphti vous avoit
 exposés: je lui donnai cet écrit: que pensés-
 tu qu'il fit? il ne me le dit point, mais je
 l'ai sçû par un de mes Camarades qu'il
 dépêcha au chef des Noirs, son patron &
 son ami, par lequel il fit passer cet écrit

à Sa Hauteſſe : & voilà d'où eſt venu la juſtice rigoureuſe & terrible du Sultan. C'eſt au Pacha d'Alep que l'Emir ton père doit la révolution d'un état qui doit être dorénavant heureux, & dont tu vas jouir près de lui tout le tems de ta vie.

Ah ! malheureuſe que je ſuis, ſ'écria Daïra, de qui me parles tu ? d'un homme que j'ai outragé tout le tems qu'il m'a connue, d'un homme ſur lequel j'ai eu cette main prête à le poignarder dans ſon propre Sérail ; c'eſt ce même homme, qui nous donne la vie à tous ; malheureuſe & criminelle que je ſuis ! quel repentir, quel reproche n'aurai-je pas à me faire le reſte de mes jours, de la fureur qui m'a transportée contre lui ! Ah ! comment puis-je reconnoître la généroſité, la bonté de cette grande ame ! Je voudrois à l'inſtant m'aller jeter à ſes pieds, pour obtenir un pardon que je me reſuſe, & que je ne m'accorderai jamais.

Ma chère Maîtresse, reprit Zoah, d'autres intérêts doivent t'occuper aujourd'hui ; je t'apprends que le coup mortel dont Ferri a été frappé ne venoit de la main d'un Brigand, que c'étoit Belzek, oui, Belzek lui-même, qui se voyant dans le plus grand danger de périr, n'avoit pû l'éviter autrement ; nous lui avons, ajouta-t-il, envoyé un billet dans le lieu de sa retraite, pour lui apprendre que tu vivois dans cette maison, par les secours de ce saint homme.

Belzek en effet arriva le lendemain : il ne se présenta qu'en tremblant, dans la peur qu'il avoit que cette entrevüe ne causât à Daïra quelque accident ; mais l'instant d'après il vint se jeter à ses pieds ; il vint lui offrir les transports de son cœur. Oh ! Daïra, lui dit-il, par quelle foule de miracles nous retrouvons-nous dans cet azile ? le Ciel se rend enfin à nos vœux ; tes ennemis sont vaincus ; notre amour est en paix ; tu peux partir, & aller te livrer

dans les bras de l'Emir Saheb , qui régne dans le Pays d'Anna , sur l'Euphrate , aujourd'hui.

Oh ! juste Ciel ! s'écria Daïra ! quelle multiplicité d'événemens inattendus ! J'y succombe ; en effet elle perdit la parole ; elle demeura sans mouvement ; puis se considérant dans l'affreux état où elle étoit elle s'interrogeoit elle même : Quoi ! disoit-elle , le Prince des Arabes ; l'Emir Saheb pourra-t-il reconnoître sa fille dans l'abyme ou je suis ? Il faut sans doute que jè lui envoie l'histoire de ma vie ; mes malheurs me feront connoître. Quitte-moi, Belzek, va, pars dans l'instant, cours, vole, mon ame te suit ; va joindre mon père, expose-lui mes aventures ; si tu lui en fais le tableau fidèle , il ne pourra t'écouter tranquillement ; mais il t'écouterà , & tu recevras de lui la récompense que tu poursuis , & à laquelle tu as tant de droits de prétendre. Je partirai peu après avec Razzivil , ma chère Gouvernante , & Zoah

notre Esclave, qui fut jadis le sien & de qui il pourra s'instruire de beaucoup de particularités qu'on ignore. Belzek à cet ordre prit la main de Daïra, la ferra sur son cœur, la baïsa mille fois, & partit.

Peu de jours après, se trouvant seule avec moi, elle m'adressa ce discours: Généreux homme! toi que le Ciel semble avoir conduit dans cette Région pour la conservation de ma vie; qui par un vrai miracle, m'as préservé, malgré moi, d'une mort certaine; qui m'as reçue dans ta maison, comme si j'eusse été ton enfant chéri, dis-moi, comment puis-je reconnoître le zèle, les empressemens, même les inquiétudes que mon état a dû t'apporter? Mais s'il est vrai que les soins & les peines qu'on se donne, nous attachent à celui qui les reçoit, & nous le rendent cher, il faut que je sois aujourd'hui de quelque prix pour toi; aujourd'hui que ma fortune est changée, ferois-tu capable

de me laisser, foible enfant que je suis, traverser des Mers & des Terres, pour passer en des climats qui me sont inconnus; & me présenter devant l'Emir Saheb, mon père, sans tenir la main sécourable du vertueux homme à qui je dois le jour, & sans lui faire le tableau des tourmens que je t'ai causés? Sa sensibilité feroit un tourment pour lui-même; il me reprocheroit incessamment l'impuissance où il se verroit de t'en donner les marques, peut-être ne me la pardonneroit-il pas. Tu te trouves ici dans une terre étrangère; tu t'y vois seul, sans parens, sans amis; viens te réunir aux miens; viens augmenter ma famille; soyons parens désormais; les secours que tu m'as donnés sont au-dessus de ce titre, & sans doute il manque à mon père un ami tel que toi.

Oui! Daïra, m'écriai-je, oui, admirable enfant! je vous suivrai par-tout. Ces paroles m'échappèrent dans le transport qu'elle me causa, & je n'eus rien de plus

pressé que de préparer nos équipages. Nous fumes bien-tôt prêts à partir, Daïra, Razzivil, Zoah & moi : mais quand je déclarai mon voyage à cette famille Grecque, je vis le père, la mère & leurs enfans m'environner, pousser des cris, verser des larmes, s'acrocher à ma robe, m'embrasser les genoux, & s'écrier tous ensemble : Oh ! mon cher maître, ne nous abandonnez pas ; nous ne pouvons plus vivre sans vous. Vous nous avez accoutumés à vous aimer & nous vous aimons comme un père, en bénissant le Ciel tous les jours, de vous avoir conduit ici ; il exaucera nos prières, vous ne nous quitterez point. Je fus si touché, si attendri de l'amour de cette religieuse famille, qu'il ne fut pas en mon pouvoir d'y résister. Je lui fis entendre qu'il étoit de mon devoir d'accompagner Daïra, de la remettre en sa Patrie, entre les mains de l'Emir son père. Je promis de venir me rendre aussi-tôt après dans ma retraite, & d'y passer avec

eux le reste de ma vie ; ils insistèrent , & pour s'en assurer , quatre d'entr'eux voulurent se joindre , & faire le voyage avec nous.

Nous partimes de cet azile enfin ; nous nous rendimes à Famagouste. Il y avoit dans ce Port un gros Pinque ; je fis marché avec le Propriétaire pour le trajet que nous avions à faire de Famagouste à Tripoli de Syrie ; je lui accordai tout ce qu'il vouloit , & nous nous embarquames Daïra & moi , suivis de Razzivil , de Zoah & des quatre Grecs , qui pendant ce voyage , nous ont rendu tous les services possibles , & nous ont été plus nécessaires que je n'avois d'abord pensé. Nous fumes surpris à notre arrivée sur la belle rivière qui arrose cette Ville , de voir des feux allumés dans les tours qui en font l'enceinte ; précaution qu'elle prend à l'arrivée de vaisseaux inconnus ; cela nous arrêta ; deux de nos Grecs se détachèrent dans un Esquif , & furent se présenter au Pacha qui

commandoit ; ils lui expliquèrent que nôtre vaisseau n'étoit point un vaisseau Corfaire ; qu'il transportoit la fille de Saheb, de l'Isle de Cypre dans sa Ville de Tripoli, où elle ne devoit que passer, pour se rendre à Damas ; & de là sur l'Euphrate dans la Ville d'Anna, où l'Emir son père l'attendoit. Le Pacha n'ignoroit pas ce que l'Emir avoit souffert sous le ministère du Muphti Fezula ; Il en avoit lui-même essayé des rigueurs ; en sorte qu'il la reçut avec toutes sortes d'honneurs ; il fit publier dans la Ville, que le vaisseau qui entroit dans la rivière n'étoit point à craindre ; que la fille de Saheb arrivoit ; qu'il falloit que les feux des tours pour cette fois, restassent allumés toute la nuit, en signe de réjouissance extraordinaire, cela fut fait, & nous entrames après trois journées de navigation, les yeux charmés du spectacle de cette Ville. Nous y passames essez tranquillement la nuit. Mes Grecs avec Zoah furent dès le lendemain s'informer par quelles voitures nous pourrions nous rendre à Damas ; mais le

Pacha qui en fut instruit , fit offre de son char attelé de ses mules ; & la fille de Saheb l'accepta avec reconnoissance , en sorte que dans un même jour , nous arrivames à Damas , tant les mules du Pacha sembloient voler plutôt que courir. A l'entrée de cette Ville , je déclarai que je menois la fille du Souverain d'Anna ; les portes s'ouvrirent aussi-tôt ; le Pacha de Damas en fut instruit sur le champ ; il l'envoya féliciter sur l'heureuse révolution qui avoit mis en terre l'ennemi de Saheb , & lui offrit tous ses secours. Quelque empressement qu'eut Daïra de se rendre à son père , qu'elle croyoit voir du haut de son Thrône , lui tendre les bras , il nous fallut séjourner deux jours dans cette Ville ; nous avions , à préparer des voitures , soit des chevaux , soit des mules ou des chameaux , des emplettes à faire d'étoffes de prix dont cette Ville fait un très-grand commerce , pour mettre la fille de l'Emir en un état digne d'elle. Dès le soir même nous fumes frappés du bruit d'une artillerie

formidable, par laquelle on apprit à toute la Ville, l'honneur qu'on faisoit à la fille de Saheb, tous les Habitans s'en entretinrent ainsi que de son histoire qu'on y favoit déjà. Le lendemain nous fumes à l'Audience du Pacha, qui la tenoit sur l'avenue d'une belle plaine, sous un grand Dôme antique peint à la Mosaïque, & rafraîchi par plusieurs canaux: le Pacha y étoit, & avant toutes choses, il lui proposa d'aller rendre graces à Dieu dans la Mosquée qui y tient, de se trouver délivrée du terrible ennemi qui en vouloit à toute sa maison; après quoi, il lui offrit, ainsi que le Pacha de Tripoli, un char, pour se transporter à Anna; elle ne balança pas; elle l'accepta quoiqu'il lui vînt des secours de toutes parts. Il lui en arriva un, auquel elle ne s'attendoit pas; c'étoit un Chamelier Propriétaire de deux Chameaux. Il lui envoya demander par charité de lui faire gagner sa vie; de se fervir de ses Chameaux, se disant un pauvre homme délaissé, abandonné, n'ayant pour subsister, que ce qu'il pouvoit retirer de

leur service. L'état de cet homme, qui apparemment n'avoit osé se présenter, nous toucha ; nous le mandames ; il ne voulut point venir ; il nous envoya ses Chameaux bien équipés, ayant de chaque côté deux berceaux couverts d'écarlate, garnis de coussins, sur lesquels nous pouvions nous mettre commodément ; la fille de Saheb dans l'un avec Razzivil, moi dans l'autre, Zoah & mes Grecs montés sur des mules qui se trouvent communément à Damas. La pitié de Daïra en fut émue ; nous remerciames le Pacha des égards qu'il avoit eûs, & du service qu'il vouloit nous rendre, nous nous arrêtames à cette manière de voyager.

Le parti pris, & le moment du départ arrivé, nous vîmes entrer le Propriétaire ; je lui offris le paiement de sa voiture, il me refusa, me disant qu'il seroit payé à l'arrivée, si son service étoit agréable à Daïra. Je fus étonné de lui entendre prononcer un nom qu'on ne devoit point

ſçavoir dans ce Pays. Je lui demandai qui
 le lui avoit appris; il ne me répondit rien;
 la fille de Saheb arriva dans le moment,
 elle alloit le queſtionner auſſi; mais en le
 regardant aſſez long-temps attentivement,
 elle fit tout-à-coup un cri qui nous faiſit
 tous, & nous perça le cœur. Qu'eſt-ce
 donc ? m'écriois-je : Razzivil & Zoah,
 accoururent allarmés de l'état où ſe trouvoit
 leur Maîtreſſe, & je ne l'étois pas moins,
 ne ſaçant pas ce que c'étoit que cette
 rencontre, quand je fus étonné moi-même
 dans l'inſtant, de voir Razzivil ſe jeter
 au col du Chamelier, Zoah de même le
 dévorer de careſſes, rendre graces au Ciel
 par des cris répétés. La fille de Saheb
 revenant à elle, ſentit couler des larmes
 de ſes yeux, & fut à lui; elle l'embraſſa à
 pluſieurs fois, & m'adreſſa ces paroles,
 Voilà l'homme à qui je puis dire que je dois
 la vie: voilà l'homme que des circonſtances
 fatales ont accompagné depuis l'inſtant qu'il
 s'eſt attaché à moi, l'homme à qui j'ai
 porté tous les malheurs enſemble, & qui

pour moi , gémit à présent dans un état digne de pitié. Oh! Fargani, s'écria-t-elle, en quel état te trouvai-je! toi Chamelier, toi qui veux me conduire chez mon père, sous ce titre, je ne le souffrirai pas. Ah! Madame, s'écria-t'il; c'est la récompense que j'en attends; oui, je vous conduirai moi-même chez l'auguste père qui vous attend sans doute, & cette action dévient pour moi une jouissance incomparable; vous me voyez dans un état d'oppression, je me suis caché dans cette Ville, & du peu d'argent que j'avois, j'ai acheté ces Chameaux; je me suis bien gardé de dire mon nom, mais j'ai publié le vôtre, & l'on sçait à Damas tout ce qui vous est arrivé: graces au Ciel, vos peines sont finies, & les miennes aussi; il ne me reste qu'à me rendre près de l'Emir votre père, à qui je consacre les services du reste de ma vie: montez sur mes Chameaux.

J'ai des Chevaux & des Mules, pour mener votre suite, & nous arriverons le

cœur ouvert à la joye dans peu de jours. Vous êtes obligée de vous servir de ce que je vous offre, puisque vous avez refusé le char du Pacha. Ah! Fargani, lui dit Daïra, les yeux en larmes, toi qui me servis de père si long temps, toi que j'aimois, que j'ai depuis toujours aimé, en quel état t'offres-tu devant moi? tu veux que je prenne tes Chameaux, tu me demandes cela comme une faveur, comment pourrois-je te refuser: allons trouver mon père; il est le seul en état de reconnoître tes bienfaits & tes sacrifices.

Nous montames sur ses Chameaux, & après avoir côtoyé le Mont Liban, nous entrames dans le désert, passant par Oran, par Palmire; enfin, après douze journées de marche, nous nous trouvames sur les bords de l'Euphrate, assez près de la Ville d'Anna: Zoah prit alors les devans, & s'y rendit en diligence; il chercha Belzek, & le trouva; il fut rendre compte à l'Emir

de sa fille, & nous étions à deux milles au plus de la Ville, dans une prairie immense, peuplée d'un nombre infini de Chameaux, de Bestiaux de toute espèce, parmi lesquels nous ne passions point sans admirer leur taille & leur embonpoint; lorsque nous apperçumes de notre côté plus de cinq à six cens Chevaux, qui venoient à toute bride avec leurs Cavaliers, armés de piques: ils nous entourèrent à l'instant, & le Chef vint nous demander la fille de leur Maître. Daïra se leva sur son Chameau, tous mirent pied à terre, lui rendirent hommage, & lui annoncèrent que l'Emir l'attendoit.

Je vis dans l'instant Daïra dans un transport de joye que jamais elle n'avoit connu; elle leur demanda si son père avoit marqué quelque empressement de la voir; tous levèrent alors les bras au Ciel, & ne répondirent que par des acclamations; elle fit les mêmes questions sur Belzek qui étoit arrivé depuis deux jours, qui avoit instruit l'Emir de toutes choses; ce fut à cela qu'ils

ne répondirent pas. Ils marchèrent à nôtre tête ; nous passâmes l'Euphrate sur un beau Pont, nous nous trouvâmes enfin aux portes de la Ville , & ce fut là que l'Emir parut avec un concours extraordinaire de Peuple, ayant à sa suite l'Amant de Daïra.

A cette première entrevue , Daïra se prosterna devant l'Emir ; il la releva avec peine ; il l'enveloppa dans ses bras de toutes ses forces ; elle y perdit connoissance ; l'épuisement de son ame passa bientôt dans l'ame de son père ; ils restèrent embrassés & ferrés long-temps l'un & l'autre sans mouvement , dans la forme d'un beau groupe de marbre : toute l'Assemblée attentive , dans un silence profond ; quand enfin , Daïra lança un cri du fond de sa poitrine , qui donna passage à ses pleurs ; elles coulèrent , & se mêlèrent parmi celles de l'Emir ; jamais on n'a vû de spectacle pareil. Oh ! ma fille : s'écriai-t'il , puis-je croire le miracle de ta vie ! est ce un

fantôme, une illusion! veillai-je? Quoi! ma fille! c'est toi que j'ai perdu à l'âge le plus tendre dans le Caravanfera d'Egli? c'est toi qu'un Pélerin a reçue des mains de Zoah, pour te sauver de la fureur des monstres qui en vouloient à ma vie & à la tienne, & que ce même Pélerin a gardée chez lui pendant si long-temps avec tant de courage & de bonté, & que le perfide Muphti a ruiné pour ce sujet, Grand Emir! s'écria Fargani, c'est moi-même. Oh! Ciel! s'écria l'Emir. Oui, c'est moi, reprit Fargani, qui croyant voir ta mort inévitable, ai jugé à propos de sauver ton enfant: c'est moi que le Muphti en avoit soupçonné, & c'est moi qu'il a poursuivi après ma ruine, & qu'il a forcé de se retirer à Damas, à vivre du loyer de mes Chameaux. C'est moi, enfin, qui te ramène l'auguste enfant qui te manquoit depuis tant d'années; & ce retour vaut mieux pour moi, que toutes les récompenses qu'on y pourroit ajouter. Vien à moi! vien que jet'embrasse mille fois, s'écria l'Emir, tu m'accordes

plus, en effet, que je ne pourrois te donner dans ma vie ; tu ne me quitteras jamais , & tu tiendras près de moi une place qui feroit le bonheur de bien d'autres.

Pour Zoah, je l'ai reconnu à tout ce qu'il a entrepris pour ma fille ; j'ai toujours bien pensé , n'eût-il qu'un soufle de vie, qu'il le sacrifieroit pour moi & pour les miens. Je sçais son histoire ; elle tient du prodige, ainsi que la tienne ; que de graces nous avons à rendre au Ciel de nous trouver réunis dans un plein repos ! Dans l'instant reprit Daïra, il l'embrassa : ah ! ma chère fille , lui dit-il , tes jours vont couler désormais dans la paix. Voilà Belzek , il fut ton Amant ; mais je lui trouverai dans ma Cour une femme digne de lui ; & quant à toi, je te prépare une alliance au-dessus de ce que tu peux espérer. A ces mots, Belzek prit la parole, & lui dit : Grand Prince, j'ai fait des choses difficiles à croire pour obtenir ta fille ; si tu me la refuses,

prends mon épée, perce moi le cœur, ou souffre qu'à l'instant même je fasse le sacrifice d'une vie que je n'ai conservée que pour elle: à l'instant, il tire cette épée, prêt à se l'enfoncer dans la poitrine, si Daira elle-même ne l'eût arrêté: Non, non, reprit l'Emir, non, jeune homme, il ne fera pas dit que ma première entrevue, avec ma fille ait pû se souiller du sang de son Amant; je me rends à cet effort d'amour & de générosité. Mon père s'écria Daira, son sang est la source du mien; son ame soutient la mienne; je ne vis que par lui; nous vous demandons d'avoir pitié de nous; c'est la seule récompense qui me soit due pour toutes les peines que j'ai souffertes. J'y consens, reprit l'Emir, je ne vous sépare point, je le promets ici à la face du Ciel, & devant ce Peuple innombrable qui m'entend.

Dans l'instant on fut frappé des cris de joye de tout ce Peuple, & ces cris nous accompagnèrent jusqu'au Palais. On

entendit alors du haut de tous les Minarets, les acclamations des Crieurs publics, la Ville d'Anna se trouva toute illuminée; les Timbales, les Tambours, les Hautbois retentissoient dans les rues, qui étoient tapissées de feuillages, & toutes les maisons remplies d'hommes, & même de femmes, à qui cela fut permis pour célébrer un si grand jour. Et toi, reprit l'Emir, grand & généreux homme, (en m'adressant la parole,) toi qu'une Providence particulière a fait passer en Cypre; qui as trouvé une fille expirante; qui as racheté sa vie; qui l'as retirée chez toi, comme tu aurois pu faire à ton propre enfant. Certes, tant de grandeur d'ame de votre part à tous, tant de bonté me confondent, m'anéantissent, & me rangent malgré moi au-dessous de la reconnoissance de vos bienfaits. A ces mots, il me tendit les bras, il m'embrassa, & me retint ferré sur sa poitrine long temps.

Dès le lendemain, Daïra qui n'avoit rien de plus important que de consacrer sa vie à son Amant, fut à la Mosquée, où son mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire.

L'ivresse de joye où étoit toute cette Ville dura plusieurs jours. Il ne manquoit à cette Fête, que la présence de cinq cens Sultanes, qui étant dans le Sérail, n'avoient, de tout ce qui passoit, que des idées fort imparfaites. Quelques - unes eurent la permission de venir visiter Daïra la nuit sur la Terrasse du Palais, & j'appris par Razzivil tout ce qui s'étoit passé.

Elles se présentèrent dix ensemble, l'une desquelles lui dit : Princesse, nous vous portons l'hommage de toutes les femmes de ce Sérail, qui brûlent d'envie de vous faire connoître nos jeux & nos

divertiffemens. Vous verrez cent filles Grecques Esclaves, Géorgiennes, toutes étincelantes du feu de leur jeune âge & des ardeurs de leur tempérament; cent autres du pays de Kachemire, belles comme Fatmé, & délicieufes comme des Houris, les brunes de Setendis, les blanches du Royaume de Tangut, feront dignes de vos regards, vous jugerez s'il eft voix plus amoureuse & plus infinuante, & s'il eft poffible de les imiter avec des instrumens plus doux & plus harmonieux. Les jeux que nous formons entre nous, ne font affujettis à aucune retenue; ils n'ont pour objet que les plaifirs d'un homme feul; chacune des femmes qui l'environne fe regarde comme feule avec lui, chacune d'elles croit ne valoir qu'une partie de fon plaifir, toutes y concourent & fe concertent, comme fi toutes n'étoient qu'une. Venez

en juger, obtenez-en la permission; nous brûlons de vous recevoir dans notre Salle des Chants; vous y verrez un Amphithéâtre à trois degrés, au-dessus duquel régné un entablement d'où s'éleve un mur plus blanc que les neiges du Caucase; ce mur est à demi masqué par un grand nombre de Colonnes incrustées d'or en lames, & parsemées de Cornalines, de Jacyntes & de Topases; vous y serez surprise d'un doux faiffement qui redoublera bientôt à l'aspect de cet Amphithéâtre à trois rangs, sur lequel vous verrez placées deux cents filles de différentes régions, toutes vêtues & coëffées d'une richesse & d'un goût sans pareil; vous vous sentirez entraînée vers elles, pour considérer de plus près la galanterie de leurs parures, la beauté de leurs visages, & la tendresse de leurs regards; vous les verrez tourner, ou poser tendrement une tête ornée de fleurs,

mélées parmi des Guirlandes de diamans, ou couvertes de plumes de toutes couleurs, afforties d'Emeraudes & de Rubins, une gorge d'albâtre que plusieurs cordons de Perles & de Saphirs sembleront caresser en s'y jouant, leurs Robes d'or, d'argent & de foye relevées de mille pierreries, ne feront pas leur plus bel ornement. Ah! Madame, continua-t'elle, que direz-vous, quand ces Fées vous feront entendre des voix célestes soutenues de l'harmonie de leurs divers instrumens, lorsque tout-à-coup une espèce de chœur de Fées, frappera les airs & la voûte du nom que vous portez, ou de celui qu'elles vous donneront d'enfant sacré du Prophete ou des lumières du Sérail? que sçais-je, plus elles trouveront de beautés & de graces en vous, plus elles chanteront, & moins elles détermineront le nom qui doit vous rester. Vous entendrez après, ces charmantes filles

chanter les vertus & la gloire du Souverain; vous les verrez s'accompagner d'instrumens militaires ou champêtres, de plus de cinquante harpes, dont l'harmonie sourde est si tendre & si douce, qu'elle semble échapper à l'oreille, pour pénétrer plus sensiblement les cœurs, & répandre sur tous les sens, sa mollesse & sa volupté; elles exciteront dans les vôtres de ces émotions que vous ne sentites j'amaïs. Le Thrône de l'Emir est au milieu du cercle; il y régne comme l'astre du jour au centre de l'Univers, environné de ces jeunes Fées semblables aux Etoiles du Firmament; leurs regards fondent sur lui, elles assiégent son ame, tout le saisit, le retient, & l'arrête dans un état de jouissance aussi délicieux que pénible, & c'est l'état, Princesse, que nous vous prions de venir partager avec lui; nous sommes députées à cet effet;

elles espèrent , & nous auffi , que vous nous ferez cette faveur , & déjà chacune d'elles se représente & se peint votre image d'après le genre de beauté qu'elle aime , ou le goût particulier qu'elle a jugée de notre impatience , & de l'envie que nous avons de vous faire voir notre enthousiasme pour le Prince , & notre admiration pour vous.

Ce fut ce que me conta Razzivil ; en m'ajoutant que dans peu de jours , cette Fête devoit se passer. Quant à moi , j'avois rempli ma charge ; j'avois remis ce dépôt précieux entre les mains de l'Emir ; je songeai à ma retraite ; mes Grecs m'y invitoient incessamment : je pris congé de Daïra , qui dans la joye où nageoit son cœur , ne laissoit pas de sentir la peine de notre séparation. On me chargea de

présens de toute espèce; j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, Fargani élevé à la dignité de Ministre, & Zoah à celle de Chef des Eunuques. Je partis enfin par la même route avec mes Grecs, qui m'ont ramené chez eux, & qui se sont fait une fête de m'y revoir, pour y passer avec eux le reste de ma vie.

Fin de la quatrième & dernière Partie.

